

Extrait de la notice historique de l'édition 1975 des tableaux généalogiques de la famille Koechlin :

André Koechlin, industriel et administrateur

"André Koechlin avait été élevé à la dure et, de sa première enfance, il avait gardé le goût d'une extrême sobriété. Enfant, disait-il à l'auteur de cette esquisse, il portait des sabots, et pas toujours. Il n'avait jamais eu ni cravate, ni casquette, et le premier faux-col qu'il avait dû mettre à plus de vingt ans l'avait gêné cruellement. Plus d'une fois il avait emporté de la maison, pour sa journée, un morceau de pain et le régal étant un peu maigre, il avait, en maraude, déterré des carottes qu'il savourait avec délices. La nuit, en hiver, il couchait d'ordinaire avec ses vêtements pour couverture, et la fenêtre ouverte, ceci par principe, et sur" André Koechlin avait été élevé à la dure et, de sa première enfance, il avait gardé le goût d'une extrême sobriété. Enfant, disait-il à l'auteur de cette esquisse, il portait des sabots, et pas toujours. Il n'avait jamais eu ni cravate, ni casquette, et le premier faux-col qu'il avait dû mettre à plus de vingt ans l'avait gêné cruellement. Plus d'une fois il avait emporté de la maison, pour sa journée, un morceau de pain et le régal étant un peu maigre, il avait, en maraude, déterré des carottes qu'il savourait avec délices. La nuit, en hiver, il couchait d'ordinaire avec ses vêtements pour couverture, et la fenêtre ouverte, ceci par principe, et sur ordre du père, le docteur Koechlin (Jean-Jacques Koechlin, le Pfiffekoechle), qui ne manquait pas d'aisance, cependant, mais qui voulait faire de ses neuf fils des hommes énergiques et qui a pleinement réussi. André Koechlin, qui vient de mourir à quatre-vingt-cinq ans d'une fluxion de poitrine (écrit en 1876) a créé le plus vaste établissement de Mulhouse et laisse à ses héritiers une vingtaine de millions. Son frère cadet, Fritz, offrit un jour au gouvernement 500 000 francs pour équiper une légion, et à soixante-dix ans, il s'en venait à Paris, supporter les fatigues du siège et se battre comme les plus jeunes. La race était bien trempée, il faut le dire". (extrait de "Vingt ans à Mulhouse, 1855-1875" par Émile Boissière, Professeur de littérature à l'École Normale de Cluny, Mâcon 1876).

C'est en 1826 qu'André Koechlin qui, jusqu'alors, avait été le chef de la maison Dollfus-Mieg, créa les ateliers de construction de machines qui portèrent son nom. N'ayant aucune compétence particulière dans ce domaine, il s'était assuré le concours d'un ingénieur anglais réputé, Richard Roberts, de la maison Sharp, Roberts de Manchester. Il s'agissait en premier lieu de construire des machines textiles dont l'industrie de Mulhouse avait un urgent besoin. Plus tard, après la création des chemins de fer, l'usine trouva un important débouché dans la construction des locomotives. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de l'histoire de cette importante usine, devenue en 1872 la Société Alsacienne de

Constructions Mécaniques. Laissons encore à Émile Boissière le soin de nous donner divers aspects de son fondateur :

"André Koechlin fut, avant Jean Dollfus, avec son cousin Nicolas Koechlin, le personnage de Mulhouse le plus marquant et le plus digne de sa réputation. Il eût pu être ministre des finances avant 1848, il ne fut que député : député et rendu par l'Empire à la vie privée, il demeura jusqu'à la fin un grand industriel. On conta de lui, aux derniers temps de sa vie, (il avait plus de quatre-vingt ans) qu'arrivé de Paris la veille au soir, il était le matin, dès cinq heures, à la "Fonderie" ; qu'à huit heures il avait dépouillé la correspondance ; qu'à dix heures il était au courant de toutes les affaires, et qu'à midi il eût pu renseigner et conseiller ses nombreux associés sur l'ensemble et le détail de leur gestion... Sous deux sourcils épais grisonnants, un oeil clair et profond attirait tout ensemble et maintenait à distance l'interlocuteur. Je ne dirai pas qu'il fascinait, mais il dominait, et il ne fallait pas peu d'habitude de l'homme pour n'être vis-à-vis de lui qu'à demi gêné. La famille tout entière subissait manifestement la supériorité du doyen, même quand il se faisait bonhomme. André Koechlin restait l'homme fort qui a droit d'être fier de lui et d'être exigeant envers les autres. Très simple de manières, au surplus, moins poseur qu'imposant... Fin et malin comme on ne l'est guère, - surtout à quatre-vingt ans, et jouissant à plein cœur de sa malice. Je me rappelle de quel ton et avec quel sourire il nous racontait un jour avoir vendu à M. de Morny une paire de chevaux du Brabant le double juste de ce qu'il en avait payé quatre. Et, j'en suis sûr, il s'amusait bien plus de ce marché-là qu'il ne se fût glorifié d'une aumône de deux cent mille francs comme il en a fait plus d'une dans sa vie."

Sans doute ces esquisses d'un homme d'esprit ont-elles un côté caricatural, mais elles ont le mérite de venir d'un contemporain et de ne rien devoir à la flatterie. Nous n'hésitons pas à les faire figurer ici en attendant qu'une biographie complète d'André Koechlin, qui n'existe pas encore, vienne satisfaire notre curiosité !